

Théâtre de l'Atelier. — *Atlas-Hôtel*, comédie en trois actes de M. Armand SALACROU.

Nous retrouvons avec *Atlas-Hôtel* les tout premiers essais théâtraux de M. Armand Salacrou. Montée en 1930 par M. Dullin, cette pièce vient d'être reprise place Dancourt, l'auteur lui ayant fait subir quelques légers changements. La personnalité de M. Salacrou s'est affirmée si heureusement depuis plusieurs années avec *Une femme libre*, *l'Inconnue d'Arras* et dernièrement avec *Un homme comme les autres*, qu'il ne nous est pas indifférent de découvrir ici la genèse de son talent. (Je parle pour ceux, dont je suis, qui n'assistaient pas à la création.) On trouve déjà, dans cette œuvre, les qualités maîtresses de l'auteur : sa vigueur, son esprit incisif, sa fantaisie pleine de brio et de charme. Mais cette comédie n'est pas construite. M. Salacrou ne s'est jamais beaucoup soucié, il est vrai, de la structure de ses pièces, peut-être parce que ses personnages sont le plus souvent fictifs ; or, ici, ce sont tous, sauf le poétique héros de l'histoire, des êtres de chair et d'os, et pourtant les mobiles de leurs actions restent des plus vagues, sinon des plus incompréhensibles. A aucun moment ils ne sont vraiment humains. De plus, le dialogue, qui s'élève pourtant singulièrement dans les deux derniers actes, n'a pas la richesse et l'élégance habituelles à la plume de M. Salacrou.

Ce dernier a créé dans *Atlas-Hôtel* le type du chimérique intégral. Auguste bâtit, au bord d'une route qui mène au Sahara, un hôtel dont il est à la fois l'architecte, l'entrepreneur et le maçon. Il veut lancer cette « station » avec éclat. Pour l'instant, les fenêtres et les toits des chambres sont absents, les repas immangeables, les capitaux insuffisants. Mais qu'importe ! Bientôt un casino, un relais d'autocars, même un studio de cinéma brilleront au cœur de l'Atlas. Car aucun projet n'est trop vaste pour notre rêveur, qui s'est découvert homme d'action et que ses mirages suffisent pourtant à contenter.

Sa femme, créature droite et fine, l'estime, mais ne l'aime pas et commence à être lasse de cette vie instable. Son grand amour fut son premier mari, un poète qui l'a quittée pour accomplir l'œuvre géniale qu'il ne pouvait créer que dans la solitude. Or, le poète est devenu un homme d'affaires richissime. Il apparaît, désirant négocier l'achat de l'hôtel, et bientôt il veut reprendre son ancienne compagne, à laquelle il n'a cessé de penser. Mais à présent, celle-ci méprise celui qui n'a réussi dans la vie qu'en piétinant son ancien idéal. A la médiocrité de l'homme « arrivé », elle préférera Auguste, le raté, dont les faillites successives ne sont pas sans grandeur.

L'interprétation, insuffisante, dessert nettement la pièce et accentue encore son manque d'unité. Même M. Charles Dullin et la charmante Madeleine Lambert ne trouvent pas ici habit qui leur convient. Quant à toute la troupe de l'Atelier, elle est d'une médiocrité affligeante. Son directeur avait certes réussi à la maintenir jusqu'ici à un niveau plus élevé.

Denyse BERTRAND.

NOTRE SUPPLÉMENT MUSICAL

(pour les seuls abonnés à la musique)

Nos abonnés à la musique trouveront, encarté dans ce numéro, *Chanson*, de Marcel Remy, poésie d'Alfred de Musset.

CONCERTS DIVERS

Triton (10 mai). — Le *Concertino* de Bolislav Martinu a été accueilli avec une faveur méritée. Ecrit pour piano et violoncelle avec accompagnement d'orchestre à cordes, il comprend quatre parties : un allegro con brio, d'une énergie et d'une concision peu communes, un moderato fourmillant d'idées, un adagio ample et nourri, un allegro final qui achève le combat en victoire. L'ensemble est d'une netteté, d'une sobriété, d'une césure toutes classiques. Dans le palmarès, plus chargé que lourd, des premières auditions, c'est là une œuvre qui s'impose et qui compte. Les Viennois, plus favorisés que nous, la connaissent déjà depuis un an. Il semble d'ailleurs que la composition en remonte à plusieurs années, à en juger par les préoccupations plus rythmiques que mélodiques qui l'animent. Un bravo collectif aux exécutants dirigés par M. Tomasi.

Nous percevons, au contraire, un souci mélodique plus accusé dans l'intéressant *Trio* de Laszlo Lajtha (déjà connu), pour harpe (M. Jamet), flûte (Le Roy) et violoncelle (Boulmé). Ce trio, en quatre mouvements, chante d'un bout à l'autre, tantôt dans la brume sonore et luisante des traits de la harpe, tantôt soutenu par ses cordes pincées.

Très chantantes aussi les *Berceuses* de Vaclav Kayral, composées sur des poésies populaires slovaques pour voix de mezzo avec ensemble instrumental, M^{lle} Jarmila Vavrdova nous les chante, en langue originale, avec beaucoup d'expression. Certaines sont poignantes. Dans toutes, le folklore s'allie à une harmonisation subtile et crissante.

En première audition également un *Quatuor opus 42*, pour violon (Colette Frantz), clarinette (Vacellier), saxophone ténor (Charron) et piano (Tibor Harsanyi). D'une brièveté exemplaire et constitué par deux mouvements seuls — un très modéré, qui suit un très animé — ce quatuor nous a, reconnaissons-le, quelque peu déconcertés, et cela seulement. N'en disons pas davantage.

Au programme enfin les *Chants de Geishas* d'Henri Tomasi, dont on sait la beauté harmonique et la puissance d'évocation. M^{lle} Janine Micheau, accompagnée par un excellent ensemble instrumental que dirigeait l'auteur, interprète avec beaucoup d'art les quatre parties de ce recueil. Puis on termine sur la *Suite en Rocaille* de Florent Schmitt, désormais entrée dans la gloire. Le Quintette instrumental de Paris (MM. Le Roy, Jamet, Bas, Groult et Boulmé) s'y fait justement applaudir, ainsi que l'auteur.

Roger VINTEUIL.

Récital Edwin Fischer (10 mai). — Rares sont les pianistes assez sûrs de leur talent d'interprètes pour consacrer tout leur récital aux œuvres de Beethoven. M. Edwin Fischer est de ceux-là. C'est qu'il possède en propre une manière simple, virile, presque rude, qui convient exceptionnellement aux sonates et qu'on imagine bien avoir été celle de Beethoven lui-même ; c'est surtout qu'il se distingue de tous les autres par une puissante imagination dramatique qui l'attire de préférence vers le plus dramatique de tous les musiciens.

Ainsi, que ceux qui aiment seulement l'impressionnisme du toucher, la finesse des contrastes, la prestesse filée des traits et le charme insigne des interprétations pudiques ne réservent pas leur soirée à M. Edwin Fischer ; mais que ceux qui voient dans la musique, et singulièrement dans celle des vieux maîtres, mieux que les satisfactions de la sensualité ou de l'intelligence pure, la peinture des joies, des douleurs, des sacrifices et des enthousiasmes, que ceux-là aillent l'entendre. A travers la *Pathétique*, l'op. 10 n° 3, la *Fantaisie*, le *Sou perdu*, l'op. 111, et les morceaux si simplement ajoutés au programme et destinés à prolonger tout autant leur rêve que celui même de l'interprète, ils retrouveront, neuves, les puissances de Beethoven, édulcorées par tant de doigts sans ferveur.

Michel-Léon HIRSCH.